

La modernité agonique

Jean-Philippe Warren

Volume 49, numéro 1-2 (275-276), mars 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warren, J.-P. (2007). La modernité agonique. *Liberté*, 49(1-2), 21–26.

La modernité agonique

Jean-Philippe Warren

*Et je m'écris sous la loi d'émeute
je veux saigner sur vous par toute l'affection
j'écris, j'écris, à faire un fou de moi
à me faire le fou du roi de chacun*

GASTON MIRON, *L'homme agonique*

Toute société moderne est confrontée au sentiment de sa déchéance dans le mouvement où elle est appelée à se renouveler sans cesse. Quand la roue du progrès l'emporte dans une suite de renouvellements et de renoncements, elle tremble, soudain, à l'idée de perdre son essence ou ses assises. Faisant suite aux Lumières, le romantisme français et allemand n'est que la forme exacerbée de cette nostalgie qui accompagne la modernité comme son ombre. Rousseau est, autrement dit, le frère craintif de Diderot.

Ce que l'on a appelé les « sociétés neuves », à savoir les sociétés issues d'une colonisation récente (Afrique du Sud, Mexique ou Nouvelle-Zélande), sont sans doute davantage portées à osciller entre les deux extrêmes du progressisme et de la nostalgie. À l'évidence, la nouveauté fait partie intégrante de l'identité du Nouveau Monde, mais ce dépassement inlassable de soi nourrit en contrepartie une certaine impression de fragilité. La force de se situer toujours à l'avant-garde apparaît aussi comme une menace de perte et de dissolution. Aux États-Unis, par exemple, les discours abondent autant pour vanter la puissance irrésistible de l'Amérique que pour annoncer son inévitable déclin. Depuis les premiers temps de sa fondation, l'Amérique semble se tenir à égale distance de la parousie et de l'apocalypse. À ceux qui prophétisent les vertus de la cité sur la colline répondent ceux qui se désolent de sa faillite prochaine.

Ainsi en est-il des autres nations modernes. La France, l'Allemagne ou l'Angleterre, pour ne nommer que celles-là, meurent et renaissent, dans les discours politiques, comme le sphinx de la mythologie. La grande France, la France immortelle, par exemple, n'est jamais très éloignée de la France décadente.

Le Québec ne fait pas exception. Ce petit coin de pays est lui aussi tirillé entre les voix messianiques et celles des prophètes de malheur. Et si la dernière entrevue de Jacques Godbout, parue dans *L'Actualité*, souligne les dangers graves auxquels est confronté le peuple québécois, il serait opportun de rappeler que le même Godbout nous prévenait lui-même, il y a trente ans, contre de telles jérémiades :

Le Québécois est un être apeuré, il a toujours vécu comme un vésuvien [sic], menacé par la CATASTROPHE; s'il faut en croire les intellectuels, depuis la conquête [sic], le québécois [sic] est MENACÉ DE DISPARAÎTRE. Or, le catastrophisme peut être catastrophique. [...] Mais depuis trois cents ans que nous sommes là, donc il faut que nous soyons joyeusement naïfs pour tomber encore dans le panneau des prophètes de la catastrophe¹!

Consolons-nous de la naïveté nouvelle de Godbout en le sachant désormais joyeux. Consolons-nous aussi de ce catastrophisme en le situant dans le cadre plus large de la dynamique moderne, alternant sans fin entre sentiment de progrès et sentiment de déchéance.

Depuis l'époque sombre où Étienne Parent invitait ses concitoyens de langue française à se fondre dans l'élément anglo-saxon afin d'éviter une lente et pénible agonie linguistique, on ne compte plus au Québec les déclarations par lesquelles les intellectuels nous intiment d'accepter une sorte de capitulation nationale :

¹ Jacques Godbout, *Maintenant*, n° 137-138, juin-septembre 1974, p. 18.

Que leur reste-t-il donc à faire dans leur propre intérêt et dans celui de leurs enfants, écrivait Parent en 1839, si ce n'est de travailler eux-mêmes de toutes leurs forces à [leur propre] assimilation [...]. Avec la connaissance des dispositions de l'Angleterre, ce serait pour les Canadiens français le comble de l'aveuglement et de la folie que de s'obstiner à demeurer un peuple à part sur cette partie du continent².

Moins résignés, plus amers et combatifs, maints essayistes ont depuis ajouté leur voix à cette impression d'une irréversible disparition du peuple québécois. Ils ont protesté contre l'aspiration au néant. Mais ils ont vu néanmoins cet abîme se creuser comme une fosse devant l'avenir de la patrie; ils ont compris l'histoire du Québec comme une histoire condamnée. Que la cause ait été politique, économique, culturelle ou démographique importe peu ici; la conséquence était chaque fois la même: le Québec allait disparaître.

Prenons un cas particulièrement révélateur. À en croire plusieurs intellectuels de l'entre-deux-guerres, dont Maurice Duplessis, les Canadiens de langue française ne pouvaient cesser d'être catholiques, sauf à perdre leur « âme nationale ». Ce cher Lionel Groulx n'y allait pas par quatre chemins pour définir ce que ses compatriotes devaient à l'Église catholique: « Ce n'est pas assez dire du catholicisme qu'il fut l'arc-boutant de notre race; il en est l'armature, l'âme indéfectible qui soutient tout³. » Le catholicisme a disparu à peu près complètement depuis que ces pages furent écrites, et pourtant tout ne s'est pas écroulé avec la défection des églises. Ceux pour qui l'ethnie québécoise de souche constitue un réservoir de mémoire et de valeurs sans lequel l'efflorescence culturelle est condamnée à s'anémier et à périr ne prennent peut-être pas toute la mesure des fausses certitudes de leurs devanciers.

² Étienne Parent, *Le Canadien*, 23 octobre 1839, cité dans Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent (1802-1874)*, Montréal, La Presse, 1975, p. 102.

³ Lionel Groulx, *Notre maître, le passé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action Française, 1924, p. 258.

Sous un certain angle, d'aucuns pourraient toutefois leur donner raison. L'évolution des francophones en Amérique du Nord ne semble-t-elle pas une sorte de marée montante, puis descendante, avec une expansion qui les mène de Blanc-Sablon à Détroit, puis de Saint-Boniface à Central Falls ou à Lowell, suivie d'un jusant qui les efface peu à peu de la carte du Massachusetts, de la Nouvelle-Écosse ou du Manitoba ? Maintenant, il est dit que leur sort en est jeté jusque dans la province de Québec elle-même. Au discours de la fin du rêve de l'Amérique française, dans les années 1930, aurait donc succédé le discours de la fin du Canada français dans les années 1960, puis celui de la fin du Québec français aujourd'hui.

La fragilité logée au cœur de la modernité a pu paraître encore plus vive en ce coin de continent pour des raisons évidentes. La condition québécoise a parfois été définie par une confrontation historique incessante à des défis qui l'engageaient tout entière. Exister fut souvent perçu par les intellectuels québécois comme une épreuve. Le peuple ne pouvait triompher d'un obstacle que pour se retrouver devant des questions plus vitales encore. Il a ainsi semblé que les colons de la Nouvelle-France avaient fixé le destin des francophones en Amérique : lutter, lutter sans répit, contre les tribus autochtones, contre les armées britanniques, contre les magnats de la finance, contre le flot des allophones, contre les navets hollywoodiens, contre les francs-maçons ou contre les pédagogues. Parfois, l'ennemi était bien réel et dangereux. Parfois, il tenait du délire et du fantasme. Mais, toujours, la conviction était qu'il se tenait bel et bien là, prêt à bondir, et qu'il fallait donc serrer les rangs et se tenir aux aguets.

Concurremment, d'autres discours triomphalistes, peut-être plus nombreux, sont venus relativiser les propos de ceux et celles qui s'inquiétaient pour le peuple québécois. Quand un journaliste s'écrie en ondes que la culture québécoise pêche par incurie et superficialité, il se trouve toujours un observateur pour

affirmer que le dynamisme des artistes d'ici est sans commune mesure avec leur poids démographique. Quand l'un dénonce la xénophobie des Québécois, l'autre s'empresse de faire l'éloge de leur ouverture légendaire. Quand un intellectuel vieillissant annonce la fin de l'aventure québécoise, un jeune universitaire s'émeut de constater la vitalité de la nouvelle génération. Dans le passé, l'optimisme est allé beaucoup plus loin que ces exemples plutôt banals. On peut même dire que le messianisme fut l'idéologie de compensation d'un peuple habité par des angoisses de disparition imminente. Le droit à l'existence de la nation québécoise a été alternativement justifié parce qu'elle représentait une nouvelle France, une nouvelle chrétienté, un Cuba du Nord, une Californie de l'Est, une Europe nord-américaine et j'en passe et des meilleures. Edmond de Nevers la défendait en rêvant de refaire l'Antiquité sur le continent, de fonder une « république un peu athénienne » dans les régions nordiques. À l'évidence, l'inspiration n'a pas manqué à ceux qui se chargeaient d'assurer l'avenir de la collectivité.

S'il est vrai que la modernité comporte à la fois l'appel du progrès et l'impression irréprouvable d'un déclin, alors nous devrions retrouver cette posture tragique chez tous les peuples modernes. Confrontés à peu près aux mêmes défis, les Acadiens constituent un exemple facile. Alors que, *grosso modo*, les Québécois sont passés d'un vaste mouvement d'affirmation dans les années 1970 au désarroi politique actuel, les Acadiens ont suivi un chemin en quelque sorte inverse. En 1981, Michel Roy pouvait parler d'un peuple perdu. Aujourd'hui, l'optimisme bat son plein. Les Acadiens n'auraient jamais autant chanté, poétisé, bataillé, voyagé, célébré. Le cycle qui fait alterner des périodes sombres et roses ne les épargne pas plus que les Québécois. Parions que, dans dix ans, ils n'en finiront plus de s'inquiéter de la vitalité compromise de leur culture.

On peut aussi voir ce cycle à l'œuvre dans le reste du Canada. Un des livres phares du Canada anglais n'est-il pas *Lament for a*

Nation, dans lequel George Grant argue que la souveraineté nationale a été désormais dissoute dans le continentalisme et que le Canada n'a plus d'existence que le nom ? Cet ouvrage a été précédé ou suivi par une pléiade d'autres essais qui annonçaient la fin du Canada par la faute de l'immigration, de la rupture des liens coloniaux, du libre-échange, du fédéralisme asymétrique ou du multiculturalisme. Or, aujourd'hui, que découvrons-nous dans les journaux et la littérature populaire ? Finies les lamentations au sujet d'un Canuckistan socialiste voué à la faillite ! Exit les pleurs sur la disparition prochaine du huard et l'annexion inévitable aux États-Unis ! Terminé le chorus des Cassandre quant au caractère ingouvernable d'un pays binational ! Comme l'annonçait fièrement le philosophe torontois Joseph Heath dans *The Efficient Society*, la société canadienne serait celle qui se rapprocherait le plus de l'utopie. Convaincus que « le monde nous regarde », les penseurs du ROC vont jusqu'à parler, depuis quelques années, d'une souhaitable canadianisation du monde⁴.

L'homme agonique de Gaston Miron, ce n'est pas seulement le Québec tourmenté et déchiré entre la détresse et l'espoir, c'est l'homme moderne qui ne sait trop vers quoi il avance. Le monde qui l'attend et dont il ne sait encore rien, est-ce la promesse du meilleur ou est-ce la menace du pire ? Cette question le hante ; c'est pourquoi le premier défi de l'individu moderne, c'est d'assumer la tragédie de sa condition. Il est beaucoup à rêver et il est beaucoup à craindre. Il faut donc s'inquiéter de trop espérer et espérer jusque dans la crainte.

⁴ Lire l'excellent article d'Antoine Robitaille, « Solide comme le ROC », dans Michel Venne et Antoine Robitaille (dir. éd.), *L'annuaire Québec 2006*, Montréal, Éditions Fides, 2005, p. 603-610.